

S'engrainer

L'engrinement de Simone Weil, Cogito, 175 p.
Oeuvres de Simone Weil, Édition établie sous la direction de
Florence de Lussy, Gallimard, « Quarto », 1276 p.

Maxime Blanchard

Numéro 187, novembre–décembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blanchard, M. (2002). S'engrainer / *L'engrinement* de Simone Weil, Cogito, 175 p. / *Oeuvres de Simone Weil*, Édition établie sous la direction de Florence de Lussy, Gallimard, « Quarto », 1276 p. *Spirale*, (187), 30–31.

S'ENRACINER

L'ENRACINEMENT de Simone Weil

Cogito, 175 p.

ŒUVRES de Simone Weil

Édition établie sous la direction de Florence de Lussy, Gallimard, « Quarto », 1 276 p.

MORTE prématurément à trente-quatre ans dans un sanatorium anglais, Simone Weil n'a pas eu le temps de s'imposer comme philosophe. Dans les manuels scolaires, ces jauges de la consécration, Weil se voit reléguée aux dernières pages où quelque extrait illuminé et une ingrate photo de son visage à épaisses lunettes sont censés illustrer sa pensée. Parus récemment, la troisième partie de *L'enracinement* ainsi que des morceaux choisis, sobriement intitulés *Œuvres*, remettent au jour la philosophie méconnue de Simone Weil. Fragments de nouvelles œuvres complètes, ces deux livres font néanmoins entrer au cœur d'une pensée de l'enracinement. Par l'entremise de réflexions qui portent principalement sur la condition ouvrière et l'engagement de l'intellectuel, mais aussi sur la nation et la foi, Weil définit l'enracinement comme participation et conscience.

Il semble démodé et risqué d'évoquer aujourd'hui l'enracinement. Il existe en effet un consensus persuasif autour du multiculturalisme et de l'individualisme, doctrines libérales et bons sentiments présumés contraires à une idée aussi désuète que l'enracinement. Encouragée par la faillite des idéologies politiques et des projets collectifs, animée par un éclatement identitaire aux infinis particularismes, inspirée d'une esthétique cosmopolite qui édulcore et détourne la tragédie de l'expérience immigrante, l'unanimité se fait autour du citoyen hybride, affranchi et nomade, malgré tout éthique et responsable, averti de ses droits. Or, il se trouve que *le Capital*, cette autre antiquité, s'émeut aussi de cet individu compliqué et sans frontière, différent et indifférencié : ce consommateur universel à l'absolue liberté de choisir, incapable de s'associer au-delà son intérêt privé, pris dans son incommunicable originalité. Dans un monde où domine ce discours impérial, citer Simone Weil et parler d'enracinement, c'est au mieux prêcher dans le désert, c'est au pire se faire traiter de fasciste, insulte péremptoire.

Simone Weil est née en 1909 à Paris dans une famille bourgeoise et cultivée de Juifs libéraux. Brillante élève d'Alain, Weil entre à l'École normale supérieure avant d'être reçue à l'agrégation de philosophie en 1931. Durant sa courte carrière d'enseignante, elle est affectée à plusieurs lycées de province. Sensible à la condition ouvrière, Weil délaisse peu à peu l'enseignement pour le

travail à l'usine. Fortement impliquée dans les milieux de gauche, Weil s'engage dans la lutte antifasciste et anticolonialiste. Au moment de l'Occupation, elle s'enfuit en zone libre, puis se réfugie à New York avant de regagner Londres où elle se met au service de la résistance. Elle meurt en 1943. Outre de nombreux articles et une abondante correspondance, Simone Weil a laissé des *Cahiers* posthumes, publiés sous divers titres : *La pesanteur et la grâce*, *La connaissance surnaturelle*, *L'enracinement* et *La condition ouvrière*.

Liberté, travail, conscience

L'affliction de Weil chavire le lecteur. Toutefois, ce neurasthénique « *sentiment d'impossibilité* » est vaincu par le sens, par l'action et l'écriture. À l'instar de Jean-Paul Sartre, Simone Weil affirme la préséance de l'existence sur l'essence : la liberté et l'angoisse de choisir. « *Exister, pour moi, c'est agir [...] Agir n'est autre chose pour moi que de me changer moi-même, changer ce que je suis ou ce que je sens [...]* ». Pourtant, comme pour Sartre, l'existentialisme de Weil ne se borne pas à une simple volonté de puissance grossièrement captée par l'idiome populiste « *quand on veut on peut* ». « *[M]a manière d'exister se définit à la fois par une certaine puissance de moi sur moi, et par une certaine impuissance de moi par rapport à moi [...], je me heurte à une existence étrangère.* » Sans faire le jeu de la victime, Weil reconnaît des oppressions et des empêchements. Nécessairement insérée dans un contexte historique et politique, la liberté se gagne par un travail constant et simultané sur soi et sur le milieu, contre le désespoir.

Pour Simone Weil, la liberté est accessible à quiconque « *fait perpétuellement un effort d'attention* ». Tous peuvent arriver à la liberté par le travail qui seul « *pose un rapport* ». Marquée par son passage à l'usine, Weil nuance cependant le primat de ce travail. Automates assujettis aux machines et aux contremaitres, les ouvriers vivent dans l'abrutissement. « *D'une manière générale, la tentation la plus difficile à repousser, dans une pareille vie, c'est celle de renoncer tout à fait à penser : on sait bien que c'est l'unique moyen de ne plus souffrir.* » Comment alors parler du travail comme moyen de la liberté et de la conscience ? À un directeur de fonderies, Simone Weil explique qu'il faut passer de la « *subordination*

totale à un certain mélange de subordination et de collaboration, l'idéal étant la coopération pure ». Weil propose des solutions concrètes pour « *adouci[r] l'amertume* » des ouvriers, mais des mesures techniques, qui ne sauraient suffire, redonnent-elles une dignité, une raison de vivre ? L'aliénation ne se résume pas à l'exploitation matérielle. Visionnaire, Weil se distancie des communistes qui, obnubilés par l'argent, ne parlent que de lutte des classes et de propriété des moyens de production. Aux mauvais lecteurs de Marx, elle reproche la séparation de l'existence et de la conscience, remontrance qu'elle adresse à plus forte raison aux capitalistes. Aujourd'hui, alors que d'indéniables gains sociaux ont été accomplis (et beaucoup de régressions), est-on moins réduit à l'insignifiance, à l'existence sans conscience ? Moins soumis aux abstractions économiques ? Moins aliéné ? Le travail mis en valeur par Simone Weil n'est pas un hommage pompier et stalinien à l'ouvrier, encore moins une validation du taylorisme. Weil s'inspire du milieu ouvrier pour avancer l'idée de travail. Car la condition ouvrière, moderne allégorie de la caverne, n'est-elle pas aussi la condition humaine ? Weil admire les ouvriers militants parce qu'ils surpassent leur situation. Ils pensent le travail malgré le travail. Leur action généreuse et leur travail solidaire visent à l'amélioration immédiate du sort de l'exploité, mais se projettent au-delà du confort ou du corporatisme. Pour Simone Weil, le travail, c'est surtout la conscience.

Lucidité de l'intellectuel

Tenaillée par la condition ouvrière, Simone Weil se soucie également du rôle de l'intellectuel. Lorsqu'un ami lui écrit que les défavorisés n'ont pas la science de leur malheur, elle répond, citant un proverbe grec, que le malheur est en tout cas muet. Pour Weil, l'intellectuel brise ce silence. Dans la même foulée, Michel Foucault explique que l'intellectuel, branché sur l'appareil d'information ancien et nouveau, « *n'éveille* » pas les consciences, puisqu'elles existent déjà, mais qu'il les fait entendre, qu'il les exprime. Simone Weil affirme aussi ce devoir pédagogique de l'intellectuel. Conscience parmi les consciences, l'intellectuel se veut d'abord exemplaire. Non seulement il se fait l'interprète d'une collectivité dont il énonce les



Pagode illusoire de Jean Cédras, 2002

Jean Cédras

« craintes et espérances, nuances et promesses », mais sa liberté de penser et ses gestes illustrent la possibilité de « l'action publique », d'une parole et d'une participation. « La plus haïssable des douleurs humaines » n'est-elle pas de « beaucoup comprendre et de ne rien pouvoir » ? L'intellectuel se veut ensuite pédagogue, au sens plus littéral du mot. Par sa critique et son analyse, il transmet ce « don surnaturel de la lecture » sans lequel il n'y a pas de justice. L'éducation consiste « à susciter des mobiles », « indiquer ce qui est avantageux, ce qui est obligatoire, ce qui est bien ». Sceptiques et cyniques railleront sans doute ce portrait exalté. Tant de grandeur... Par ailleurs, l'engagement ne nuit-il pas à l'œuvre ? L'action, « tout en ayant pour objet tout un peuple, reste par essence une action, non pas collective, mais personnelle ». L'engagement s'accompagne d'une écriture mise à l'épreuve de la réalité, qui théorise son expérience ; la pensée engendre l'action qui nourrit à son tour la réflexion et la création : phénomène cyclique. Weil nous met ainsi en garde contre l'accommodement et la pusillanimité. Participer « même de loin, au jeu de l'histoire n'est guère possible sans se souiller ou sans se condamner d'avance à la défaite. Se réfugier dans l'indifférence ou dans une tour d'ivoire n'est guère possible non plus sans beaucoup d'inconscience ». L'intellectuel ne se saborde pas dans l'activisme.

Il « surmont[e] quotidiennement le désespoir ». Son effort « est corrosif pour l'ordre ».

L'enracinement

L'ouvrier militant et l'intellectuel engagé sont des modèles d'enracinement. Simone Weil réfute Maurice Barrès qui, dans ses *Déracinés*, relate la déchéance de jeunes Lorrains arrachés à leur terre natale. À l'encontre de ce virulent refus d'envisager le changement, Weil définit l'enracinement, mouvement d'affirmation et de création, volontaire et critique, qui va de pair avec d'indispensables « échanges d'influences » et de stimulants « apports extérieurs » : « [u]n être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie. »

L'enracinement est d'abord un rapport au présent. Il s'agit d'une implication organique dans le milieu et d'une reconnaissance de la réalité, que Weil appelle l'expérience de la vie. Weil s'inquiète d'une réflexion trop utopique sans

action correspondante, d'un avenir vide sans assises dans le présent. On n'aime pas la vérité, on aime la réalité, lance-t-elle. « Ce qu'on aime, c'est quelque chose qui existe, que l'on pense [...] Désirer la vérité, c'est désirer un contact direct avec la réalité. » L'enracinement est ensuite un rapport au passé. Le présent est la continuation d'une histoire sans laquelle il ne peut être compris. Le passé, dans ses épisodes grandioses comme dans sa « partie muette, anonyme, disparue », regorge d'enseignements bons et mauvais, à analyser et à interpréter. Pour Simone Weil, il y a certes une fidélité à la mémoire, mais il y a aussi un engagement envers la culture ; car oublier le passé, c'est effacer la culture, c'est laisser toute la place à des générations spontanées et ignorantes, d'autant plus arrogantes. Rapport organique au présent et au passé, l'enracinement se définit comme participation et conscience. L'ouvrier ou l'intellectuel, tout être humain enraciné, c'est-à-dire engagé, se montre solidaire d'un milieu et d'une communauté politique par une action et une critique à sa mesure, par sa participation à la société et aux projets collectifs. Finalement, pour s'accomplir, l'enracinement se double d'une conscience, d'une « intensité de la vie morale [...] toujours liée à la liberté » : d'une vie intérieure qui s'élève contre la perte de sens, l'aliénation.

MAXIME BLANCHARD